

CONCLUSION

par Carminella BIONDI (Université de Bologne)

Au moment où l'on m'a fait l'honneur de me demander de clore le colloque, j'ai beaucoup hésité : c'était un vendredi soir et j'étais tellement fatiguée que la perspective d'un "travail" à faire m'effrayait, mais ce qui m'effrayait surtout, c'était la responsabilité d'un engagement qui demande une capacité d'attention continue et de synthèse rapide dont je ne me reconnais pas douée. J'ai réfléchi et j'ai finalement accepté, comme un défi et par amitié, mais aussi parce que j'ai été autorisée à choisir ma formule, ce qui me délivrait de l'obligation de bâtir une mosaïque où chaque communicant trouverait sa place.

Puisque nous nous sommes réunis ici à l'occasion de deux événements très importants : le dixième anniversaire de la mort de Marguerite Yourcenar – et il aurait peut-être fallu relire ici les pages émouvantes de Josyane Savigneau – et celui de la création de notre Société, grâce à l'intuition et au travail de Rémy Poignault auquel, je crois, nous devons tous être reconnaissants, je voudrais essayer un rapide bilan, refaire par grandes étapes le parcours qui nous a amenés du premier colloque de Valencia en 1984 (dû à l'initiative d'Elena Réal, symbole d'une Espagne qui sortait de l'isolement, et qui a constitué le premier noyau de notre Société, renforcé par le colloque de Tours, organisé l'année suivante par Daniel Leuwers et Jean-Pierre Castellani) jusqu' à ce moment, où nous sommes en train de conclure les travaux d'un colloque qui, même dans le choix du sujet visait à la synthèse : écriture, réécriture, traduction.

D'abord quelques chiffres : le *Bulletin* est arrivé à son numéro 18 et s'est transformé de la première, timide, plaquette en une revue importante qui porte dignement la voix de notre société dans le monde. La Société a aussi publié les actes de quelques uns des plus importants colloques "Yourcenar" qui se sont tenus dans les différentes parties du globe. Ils n'auraient pas été si nombreux et si riches si la Société n'avait pas réussi à devenir cette maison commune où tous les chercheurs peuvent, idéalement, se rencontrer.

Elle nous a encore offert, grâce au travail de Françoise Bonali Fiquet, un travail qui est de l'ordre du défi, un instrument bibliographique dont je mesure tous les jours l'utilité et le mérite.

Mais elle a fait beaucoup plus : elle a lié des amitiés solides, qui font aussi de chaque rencontre autour de l'œuvre de Marguerite Yourcenar un moment de répit et de joie. Je crois que Marguerite Yourcenar aurait peut-être été horrifiée par le flot des mots que nous avons versés et que nous versons sur son œuvre (c'est notre travail à nous), mais qu'elle aurait aimé ces rencontres amicales.

Après le premier colloque de Valencia, qui a marqué la date d'ouverture de nos travaux communs, on est passé à des colloques à thème : biographie et autobiographie, art, histoire et mythe, la Méditerranée, le théâtre, le Sacré, l'Universalité, les origines, la mort, les paratextes, l'exil, etc. Il y a eu des mélanges consacrés au voyage et d'autres encore. Tout cela nous a permis de saisir dans leur ampleur et, en même temps, dans leur spécificité les lignes de force et certains *topoi* de l'œuvre yourcenarienne. Il resterait peut-être à étudier leurs points d'intersection, la façon dont toutes ces lignes interagissent dans l'œuvre. Y a-t-il un rapport entre une certaine vision de la Méditerranée et une certaine approche de l'Universel ? Entre une certaine conception de la mort et la vision du sacré, ou du voyage et de l'exil, entre la biographie de Marguerite Yourcenar et ce besoin presque obsessionnel de protéger ses créatures (du saccage ou du viol ?) par des préfaces, des postfaces, des notes, etc. ?

J'exagère un peu, tout simplement pour dire qu'au cours de ces dix dernières années nous avons beaucoup semé, nous avons récolté de bons fruits, mais qu'il nous reste peut-être encore beaucoup à faire dans le domaine alchimique de la distillation, pour arriver au cœur d'une vie et d'une œuvre, là où toutes les lignes que nous avons suivies se rencontrent et acquièrent peut-être un sens. Je sais bien qu'il s'agit d'une sorte de livre mallarméen que nous n'écrirons jamais, mais on peut toujours essayer. Il nous reste donc encore, heureusement, de nombreuses bonnes raisons de nous rencontrer et de continuer ensemble notre voyage en quête de Marguerite Yourcenar. J'aimerais qu'au cours de ce voyage l'on s'arrête un jour à l'auberge d'androgynie, qui pourrait être une étape importante de notre difficile parcours. Il se peut qu'on y rencontre, dialoguant amicalement entre eux, la Méditerranée et l'Universel, le mythe et l'histoire, le sacré et la mort, le texte et le paratexte, l'écriture et la réécriture qui, en attendant, ont déjà commencé leur conversation ici, à Tours.

Tours : une ville, une Université qui mériterait un prix pour son engagement dans le domaine des études yourcenariennes : elle a déjà organisé trois colloques importants, mais surtout elle est devenue, dans le monde, une sorte de marque de garantie sur les frontispices de